

reverrons grand'mère, il ne faut plus avoir du chagrin. »

Cet acte de foi sorti d'une bouche enfantine m'a aidée à reprendre courage.



CHAPITRE XII

QUINZE MOIS PLUS TARD

La mort dérange tout ; elle bouleverse les pensées et les choses. Quinze mois se sont écoulés depuis que j'ai fermé les yeux à ma mère !... et c'est seulement aujourd'hui que je reprends mon journal. Qui pourrait s'en étonner !...

Mon frère, l'oncle chéri, n'ira plus courir le monde ; il se marie et va s'établir en Bourgogne dans une terre de mon père. Cet heureux événement auquel j'ai contribué va changer notre vie de famille. Bon papa nous quitte pour suivre le

jeune ménage : le Dauphiné ne lui a jamais très-bien convenu, la ville ne lui offre plus d'intérêt, et je devine qu'il souhaite de mourir dans le vieux château où il est né.

Cette séparation est douloureuse. Mes enfants ne la comprennent pas. Ils me voient triste, ils sont tristes. Toutefois, l'espérance d'aller voir grand-père en Bourgogne adoucit leur chagrin. Heureux âge !

Nous songeons à envoyer Henri au collège le prochain mois d'octobre ; nous sommes convenus, Alphonse et moi, d'être peu exigeants d'ici là pour le travail, et de donner tous nos soins à son caractère et au développement de sa santé.

Ma belle-sœur m'annonce qu'elle vient avec ses enfants passer trois semaines avec nous. Cette nouvelle ne m'a pas fait plaisir. J'espère qu'Alphonse ne s'en est pas aperçu. Ma belle-sœur est une aimable personne, ses fils de gentils enfants, et Constance une bonne petite fille. N'importe, le charme de notre intimité sera rompu. Miss Catherine et moi n'aurons plus de repos....

La maison n'a déjà plus la même physionomie. Ma belle-sœur ne s'inquiète de rien, je m'inquiète

de tout : première cause de trouble entre nous. Je m'applique à être aimable pour la sœur de mon mari, et je ne le suis qu'imparfaitement. Ces quatre garçons font un tapage affreux. Constance a deux ans de plus qu'Yvonne ; elle la domine complètement. Ceci du moins me plaît. L'entêtement, l'opiniâtreté de Constance assouplit le caractère d'Yvonne. J'ai cependant voulu essayer de faire comprendre à ma belle-sœur les dangereuses conséquences de cette humeur impérieuse ; elle a souri : « Tout s'arrange, » m'a-t-elle répondu.

Minuit. Il ne faut plus en douter, les pressentiments des mères sont toujours vrais : un accident terrible est arrivé ce matin. Aux cris de joie a succédé un cri de douleur parti de la grande avenue. Je l'ai entendu.... j'étais presque en même temps sur les lieux.

Auguste était sur l'escarpolette, les trois garçons ont tiré la corde en sens divers, l'enfant a été lancé jusque sur le talus qui descend à la prairie. — J'ai cru mon fils mort ; il est grièvement blessé !.... peut-être estropié pour toujours ! Quel trouble dans la maison ! Alphonse était sorti avec son beau-frère ; miss Catherine pâle et tremblante essayait en vain de donner du secours ; Yvonne criait : Il est mort ! il est mort !... Pen-

dant qu'on transportait mon pauvre enfant presque évanoui, notre brave Pierre, sans en avoir reçu l'ordre, montait à cheval pour chercher médecin et chirurgien.

Ma belle sœur pleurait ; Suzanne et moi étions seules capables d'agir.

Le trouble qu'apporte une tempête dans l'atmosphère n'est pas plus terrible que celui d'une famille heureuse et paisible où survient une maladie, un accident. La maison était bouleversée et nos cœurs aussi.

Alphonse et son beau-frère étant arrivés, me rassurèrent un peu. J'avais tant besoin d'espérer que je crus à leurs paroles. La visite du médecin dissipa nos illusions : mon fils bien-aimé a fait une chute très-grave et il peut rester boiteux ou tout au moins malade pendant plusieurs années ! Et j'ai la force d'écrire cette sentence de douleur ! Mon petit Auguste, que tu m'es cher ! pour la première fois, je sens une préférence naître dans mon cœur. Tu seras l'objet de tous mes soins, de tout mon amour. A toi ma vie ! je serai toujours là, près de ce petit lit sur lequel tu vas être cloué pendant un temps dont on ignore la durée. Oh ! je trouverai bien le moyen de calmer tes souffrances, de te distraire ; je serai ta mère, et je serai un enfant comme toi. Nous souffrirons ensemble, nous jouerons ensemble ! Mon Dieu, ce

n'est pas maintenant que vous vous éloignerez de moi ; vous avez toujours pitié des mères !

L'accident a été raconté de cent manières différentes. Nous accusions les enfants de ma belle-sœur de l'avoir causé, car jamais rien de fâcheux n'avait troublé jusqu'ici les récréations d'Yvonne et de ses frères.

Henri, dont les larmes ne tarissaient pas, est venu nous trouver ce matin, et nous a avoué qu'il croit être le coupable : « J'ai donné un élan à la corde en même temps que mes cousins, mais dans une autre direction, et c'est bien sûr cela qui a fait tomber mon pauvre frère. »

Les explications d'Henri ne nous semblent que trop vraies, mais nous feindrons toujours de ne point y ajouter une foi entière. Le cher enfant éprouve un chagrin si vif et si profond que nous devons au contraire chercher à lui persuader que le malheur ne peut lui être attribué.

Nous avons veillé jusqu'à deux heures du matin. Cet accident est une phase nouvelle dans notre vie, qui s'était écoulée jusqu'ici sans trop de nuages. J'ai déclaré à Alphonse que j'en avais fini avec les obligations du monde. Je veux profiter de la liberté que me donne la fortune pour vivre selon le besoin de mon cœur.

Mon mari s'y attendait : pourrions-nous ne pas être d'accord en ce moment, l'ayant été aux jours heureux ? Lui aussi, il veut une part de dévouement : il sera le précepteur de son fils.

Le cœur de l'homme a tellement besoin d'espérer que nous avons fini par nous persuader que la vie d'Auguste, arrangée comme nous l'entendons, serait non-seulement supportable, mais susceptible de lui apporter quelques rayons de bonheur.

Henri sera conduit au collège par son père; nous resterons ici le plus longtemps possible. Mon fils y reçoit de bons soins, la saison est belle et le cher malade a mille distractions que ne lui donnerait point la ville.

Ma belle-sœur nous a quittés; nos adieux ont été sincèrement affectueux; ce malheur a resserré nos liens; les enfants, malgré leur étourderie, ont montré un bon cœur, et Constance elle-même s'est oubliée pour s'occuper de son petit cousin.

Yvonne a transporté sa poupée avec le ménage et le mobilier dans la chambre de son frère; la cage des oiseaux est placée de façon à ce que Auguste puisse les voir. Elle a réuni sur une table tout ce qu'il aime. Yvonne accourt dès qu'elle a fini ses leçons. Nous sommes obligés d'user d'autorité pour l'envoyer à la promenade.

Elle s'est soumise, bien entendu, mais elle a trouvé le moyen de s'occuper de son frère, lorsqu'elle est loin de lui. La bonne petite rentre chaque jour avec des bêtes et de jolis cailloux ramassés dans le ruisseau. Quand elle paraît ainsi chargée, un rayon de joie passe sur le visage d'Auguste. Après l'examen des trésors, suit la narration des incidents de la promenade. Yvonne a rencontré le petit fermier et le troupeau; le berger a joué de la cornemuse, il a demandé de tes nouvelles, il a dit en levant son gros bâton en l'air :

« Monsieur Auguste guérira! tout s'arrange avec le temps. »

Ma fille est aimable : oui, aimable; il n'est pas nécessaire d'avoir vingt ans pour posséder cette qualité qui tient plus du cœur que de l'esprit. Il y a des enfants aimables, mon Yvonne est certainement du nombre. Elle nous sera d'un secours précieux pendant les tristes jours qui vont s'écouler.

Un mois est passé. La maison est organisée de manière à ce qu'Auguste soit au milieu de nous. Il souffre peu, quoique réduit à une immobilité constante. Je le dis avec un sentiment d'horreur : l'habitude de cette vie nouvelle s'établit pour le malade et pour ceux qui l'entourent. Je constate

la puissance de l'habitude, et je comprends mieux que jamais l'influence que celle du travail peut avoir.

L'accident arrivé à mon pauvre Auguste a développé la tendresse fraternelle. Henri n'est pas moins généreux, moins attentif qu'Yvonne. J'observe avec émotion la conduite de mon fils : il passerait volontiers toutes ses récréations près d'Auguste ; il n'est nulle part aussi heureux que sur sa petite chaise, imaginant mille jeux, étudiant les désirs de son frère, et les satisfaisant avec un art et une délicatesse au-dessus de son âge.

Cependant Alphonse pense qu'il peut y avoir un certain danger à développer la sensibilité de notre Henri, et nous n'attendrons pas notre retour à Paris pour le conduire au collège ; son père l'y mènera dès les premiers jours d'octobre.

La séparation des deux frères a été touchante ; nous comprenons mieux encore combien elle était nécessaire.

L'union qui existe entre nos enfants est une de nos plus grandes joies : jamais de querelles sérieuses, point de jalousies. Yvonne est aimée



« Monsieur Auguste guérira ! » (Page 97.)

et protégée par ses deux frères ; là est tout un avenir de bonheur !

Alphonse est de retour ; il est triste, je le vois, malgré tout le soin qu'il met à me le cacher. Il est souvent près d'Auguste, lui lit et lui raconte des histoires. Nous sommes encombrés de livres roses et bleus. Le père songe à cultiver les dispositions de son fils, sans s'inquiéter de procéder avec ordre.

Nous faisons chaque jour tous ensemble la prière auprès du lit de notre enfant.

Ce matin, lorsque j'ai été seule avec lui, il m'a dit : « Mère, je ne suis pas trop malheureux..., je guérirai, n'est-ce pas?... »

Chaque fois que mon fils m'adresse cette question, je lui réponds affirmativement. Ce n'est pas seulement pour l'encourager, je ne puis renoncer à un si doux espoir. Je suis toujours émue de cette confiance d'enfant ; à quoi n'engage-t-elle pas la mère ? La vérité doit toujours être sur ses lèvres, car ce qu'elle dit à ce cher petit ignorant se grave profondément dans son cœur.

Il m'a dit encore : « Comme vous m'aimez, maman ! Mais si je reste boiteux, si je ne peux rien faire comme Henri?... »

— Je t'aimerai encore davantage. Les mères aiment également leurs enfants, mais celui qui

est malade, qui a le plus besoin d'elle, devient tout de suite l'objet de sa préférence.

— O mère, il faut aimer aussi Yvonne et Henri, ils sont si bons et si gentils!

— Sois tranquille, mon cher enfant, il y a place pour vous tous dans mon cœur. »

Il faudra bientôt partir. Nous sommes préoccupés de la manière dont s'effectuera le voyage. Il est, à tous les titres, impossible de passer l'hiver dans nos montagnes. Ce serait dangereux pour Auguste, et notre écolier a aussi besoin de nous.

Je parlais à mon mari de cette nouvelle difficulté, lorsque François est venu mettre sous nos yeux une espèce de litière de son invention, qui peut être portée sur les épaules de quatre hommes, pour descendre la montagne sans que le malade en soit incommodé. Le dévouement d'un serviteur est une des plus douces choses de la vie. Il ne dépend pas toujours de nous de l'obtenir. C'est un cœur qui se donne volontairement. Notre bon François a toujours ajouté à sa tâche, suivant la nécessité. Les jeux de nos enfants ont été les siens. J'ai vu des larmes dans ses yeux le jour du funeste accident. Il a sa part d'action pour soutenir le moral de mon fils : c'est une nouvelle qu'il raconte, une trou-

vaile qu'il a faite dans le parc, une invention amusante, et le cœur revêt tous ces riens d'un charme qui amène toujours le sourire sur les lèvres d'Auguste.

